

Title	フランス・ロマン主義に於ける Le Globe 誌の歴史的役割 : 1824 年～1832 年
Author(s)	鹿瀬, 颯枝
Citation	聖学院大学論叢, 4(2): 123-136
URL	http://serve.seigakuin-univ.ac.jp/reps/modules/xoonips/detail.php?item_id=749
Rights	

聖学院学術情報発信システム : SERVE

SEigakuin Repository for academic archiVE

Le *Globe* et le Romantisme français

—Le rôle d'un seul périodique parisien(1824-1832)—

Satsue KANOSE

フランス・ロマン主義に於ける *Le Globe* 誌の歴史的役割

—1824年～1832年—

鹿 瀬 颯 枝

Le Globe は、1824年、Ecole Normale Supérieure出身のPaul Dubois とPierre Leroux によりパリで創刊され、Thiers, Sainte-Beuve, J. J. Ampère, Jouffoy といった若手の政治家、作家、教員が編集に携わった、当時では唯一の定期刊行物であった。彼らは、自由主義者、且つ、ロマン主義者で、新しいものには積極的な興味を示し、外国文学を推奨。ロマン主義時代に登場した“journalisme”は、明確な主義主張をもっており *Le Globe* も、当初、古典主義対ロマン主義の闘争に参加。誌上におけるロマン派論客の活躍には、めざましいものがあった。

Shakespeare をロマン主義の師とする *Le Globe* は、創刊後まもなく、“Etudes sur Shakespeare”のシリーズ記事(1824-1826)を掲載。1827年には、イギリスの劇団によるShakespeare 劇原語公演を記念して、“Théâtre anglais”のシリーズ記事(1827-1828)開始。この間、並行して、Stendhal, Hugo 等の批評を交えながら、ロマン主義の定義付けを試みる。創刊以来、1832年の廃刊に至るまで、フランス・ロマン主義開花の一環を担った *Le Globe* の歴史的役割を探る。

I. Avant la naissance du *Globe*

II. Le *Globe* et l'éloge de Shakespeare

III. Le *Globe* et le triomphe des représentations de Shakespeare

IV. Le Romantisme selon le *Globe*

I. Avant la naissance du *Globe*

Peu avant la naissance du *Globe*, en 1821 la libraire Ladvocat a lancé sa collection des *Chefs d'oeuvres du théâtre étranger*. C'est une époque dans laquelle “la traduction des théâtres étrangers

Key words; *Globe*, Shakespeare, Romantisme, Journal, Théâtre

est devenue une entreprise lucrative et populaire"⁽¹⁾ et "Shakespeare et Schiller se succèdent de quinze jours en quinze jours avec un exacitude effrayante".⁽²⁾

Les *Oeuvres complètes* de Shakespeare sont parues chez Ladvocat dans cette ambiance en 1821. En gardant la traduction de Letourneur, Ladvocat l'a faite retouché par Guizot. Ce dernier y a ajouté une longue notice, intitulé *Essai sur la vie et les oeuvres de Shakespeare*.

"C'est Voltaire qui, le premier, a parlé en France du génie de Shakespeare, et bien qu'il le traitât de barbare, le public trouva que Voltaire en avait trop dit. On eût cru commettre une sorte de profanation en appliquant à des ouvrages informes et grossiers, des mots de génie et de gloire.

Maintenant ce n'est plus de la gloire ni de génie de Shakespeare dont il s'agit, personne ne les conteste plus. On se demande si le système dramatique de Shakespeare ne vaut pas mieux que celui de Voltaire."⁽³⁾

Il détermine l'influence du drame anglais, mais ne conseille pas d'imiter directement les drames de Shakespeare. D'après Guizot, ce qui est important, le système anglais peut le donner; ce sont les plans avec lesquels on doit travailler. C'est la manière d'étudier le monde où nous vivons.

En 1822, le théâtre de Shakespeare et celui de Shiller divisaient déjà les suffrages du monde littéraire; néanmoins, malgré l'influence croissante du théâtre étranger, il faudrait reconnaître l'échec des représentations de Shakespeare qui eurent lieu au théâtre de la Porte-Saint-Martin en juillet 1822.

Le directeur de ce théâtre, Merle, "l'un des plus fervents partisans de la régénération de la scène française par l'influence du drame anglais"⁽⁴⁾, avait pensé à faire venir un théâtre anglais à Paris. Ce projet n'était pas accepté en 1817, mais réalisé en 1822 par une proposition de Penley, qui venait de faire avec une troupe anglaise une saison à Boulogne et à Calais, et qui voulait en donner à Paris aussi. La première représentation eut lieu le 31 juillet. Le résultat fut désastreux: même avant la pièce anglaise, les sifflets avaient commencé et il était impossible d'entendre un mot. Par contre on entendait "A bas Shakespeare!", "Parlez français!" C'était un échec pour le théâtre anglais, mais un triomphe pour "l'honneur national".

Pourquoi cette réaction si violente devant le théâtre anglais? A cette époque les Français appréciaient bien la littérature étrangère "parce qu'elle constituait une source d'enrichissement pour la littérature nationale; il en était tout autrement de la concurrence faite au théâtre français, à Paris même, par des acteurs anglais, venant jouer en anglais des drames anglais."⁽⁵⁾ Donc, ce n'était pas encore le moment de la victoire pour Shakespeare qui devait devenir le maître des

Romantiques.

II. Le *Globe* et l'éloge du Shakespeare

Le *Globe* est un journal philosophique et littéraire qui parut du 15 septembre 1824 au 20 avril 1832. Il fut fondé par Paul Dubois, un ancien normalien et son ancien condisciple à Rennes, Pierre Leroux pour "rénewer la doctrine libérale et qui, en littérature, l'orienta vers la compréhension de la nouveauté romantique."⁽⁶⁾

Les collaborateurs du journal sont de jeunes libéraux, des universitaires, des normaliens comme Jouffroy et Damiron, de jeunes intellectuels comme Thiers, Vitet, Duchâtel, Rémusat, Duvergier de Hauranne, Magnin, Sainte-Beuve, J. J. Ampère, etc. La rédaction du *Globe* est jeune et libre en essayant d'accorder libéraux et doctrinaires aimant les théories. "Leurs doctrines littéraires sont parallèles à leurs doctrines philosophiques et politiques. Libéraux, ils sont favorables aux nouveautés, curieux des littératures étrangères, mais sans pactiser avec l'extravagance ou renier leur pays."⁽⁷⁾ On peut considérer le *Globe* comme un journal romantique, mais il ne s'accordait pas avec des groupes romantiques.

Nous allons suivre la principale évolution du *Globe* afin de découvrir à quel point ce journal était important pour l'influence de la littérature étrangère, surtout "Shakespeare, ce grand fabricant de caractères et d'individualités, et qui, selon un critique enthousiaste, est celui qui a fait le plus après Dieu"⁽⁸⁾.

Deux mois plus tard, après la première publication du *Globe*, donc en novembre 1824, nous constatons déjà une série des *Etudes sur Shakespeare* (a)

Le premier article est publié le 27 novembre 1824 dans No. 35 Tome I: "On dispute beaucoup sur Shakespeare, mais on le connaît très mal. (...) Connaître Shakespeare et le sentir a été un titre à la supériorité d'esprit, comme si les jeux de la scène pouvaient charmer seulement les âmes élevées, comme si la peinture animée de la vie ne devait pas plaire à tous ceux qui vivent, et comme si la popularité d'un poète dramatique ne faisait point sa principale gloire. (...) Il faut rendre Shakespeare accessible à tout le monde, en un mot le populariser; le faire lire dans des traductions vivantes et animées, et surtout donner envie à nos jeunes littérateurs de le lire dans l'original."⁽⁹⁾

Avec cette constatation, l'auteur de l'article critique sévèrement la traduction de Letourneur comme "un grand crime littéraire". "C'est d'avoir rendu ridicule ce qu'il y a de plus respectable dans l'esprit humain, la naïvété du talent; c'est d'avoir traduit Shakespeare sans le

LE GLOBE,

JOURNAL PHILOSOPHIQUE ET LITTÉRAIRE,



PUBLIANT LES MARDI, JEUDI, ET SAMEDI.

La feuille de samedi est double.

PARIS, SAMEDI, 9 SEPTEMBRE 1826.

ABONNEMENT. Le prix de l'abonnement est, pour Paris, de 15 fr. pour trois mois, de 50 fr. pour six mois, et de 60 fr. pour l'année. — L'affranchissement est de 1 fr. par trimestre pour les départements, et de 2 fr. pour l'étranger. — Le bureau est rue Saint-Benoît, n° 10. — Les lettres et paquets doivent y être adressés franc de port. — On s'abonne aussi chez *Sandlet*, place de la Bourse; *Althier et compagnie*, passage Dauphine; à la *galerie de Bossange père*, rue de Richelieu, n° 66; chez *Johanneau*, rue du Cou-Saint-Honoré, n° 8 bis; *Delaunay*, librairie, Palais-Royal, galerie de bois; et chez tous les libraires et directeurs de postes des départements; — chez *Tufter*, libraire à Bruxelles, pour le royaume des Pays-Bas; — chez *M. Alexandre*, à Strasbourg, pour l'Allemagne; — à *Lozans*, à la librairie française pour les sciences; 3, Bedford street, Bedford square.

ANGLETERRE.

ÉTUDES SUR SHAKSPEARE. (a)

(V^e ARTICLE.)

Comparaison entre l'édition actuelle d'*Hamlet* et celle de 1605.

Eh, quel donc! ne prendrons-nous pas aujourd'hui notre leçon de grammaire?

(Les *gais Commères* de *Wickson*, acte iv, scène première.)

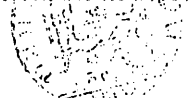
En comparant cette vieille édition de 1605 avec celle que nous avons maintenant, ce qui frappera d'abord, c'est que celle-ci est de moitié plus considérable que l'autre, sans qu'aucun caractère ait reçu plus de développements, sans que, à quelques changements près de peu d'importance, la marche de l'action soit altérée. Mais en revanche il est peu de vers qui soient parfaitement semblables; les pensées ont souvent différentes et les expressions modifiées. C'est un témoignage de l'extrême facilité avec laquelle Shakspeare concevait les caractères et les plans de ses drames; et en effet, ses personnages sont si originaux, et ses pièces si semblables à la vérité des jeux de la scène. Nos grands poètes classiques travaillaient long-temps leurs tragédies, parceque, révélant en moralistes tous les mouvements des passions auxquelles ils abandonnaient leurs héros, il fallait beaucoup de temps et de méditations pour étudier la marche, les retours, les crises de ces passions qu'ils devaient peindre avec exactitude en même temps qu'avec éloquence. Leurs spectateurs étaient beaucoup plus exigeants envers l'art ainsi borné à une partie de la nature humaine qu'ils ne l'eussent été envers la nature elle-même; ils demandaient dans cette étude des passions une logique rigoureuse; si on leur eût offert des hommes, ils auraient eu plus d'indulgence: car ils savaient que le moindre caprice, le moindre accident intellectuel pouvait altérer ou tuer une passion dominante; que l'homme est sujet à l'inconstance, et qu'il n'obéit pas plus quelquefois à la passion qu'aux principes et à la raison; que c'est une œuvre de diverses pièces, tandis que les passions sont choses abstraites, tirées d'après nature, tantôt d'un homme, tantôt d'un autre.

Shakspeare était exempt de ce pénible travail, parceque ce ne sont pas des passions qu'il veut faire jouer sur la scène; mais des êtres humains qu'il lance sur le théâtre, com-

me Dieu en lance dans la vie. Ces enfants de son ceryeau passeront sans doute à travers les passions, mais ne s'absorberont point dans elles. Ils conserveront toujours leur allure, leur humeur; ce jaloux sera un Maure grossier, crédule, non point parcequ'il est amoureux, comme Orosmane, mais parcequ'il est ignorant et croit à la magie; Roméo aimera Rosaline avant Juliette, parcequ'il est de disposition amoureuse, et qu'en Italie on ne peut attendre pour aimer *comme il faut*; Mercutio n'est pas seulement un confident dévoué, c'est, si j'ose m'exprimer ainsi, un *diable de corps*, et l'un des hommes les plus amusants qui puissent se rencontrer. Les passions viennent comme elles peuvent remuer tous ces gens-là, mais ne les font pas servir comme leurs esclaves: car les hommes ont encore d'autres maîtres; les hontades, la mauvaise humeur, l'étourderie, un mauvais sommeil, etc.; et plus que tout cela, cette individualité, ce caractère personnel qui dans personne ne se ressemble, et qui donne son cachet aux passions, aux vices, aux vertus. Les spectateurs de Shakspeare n'ont pas devant ces créations l'exigence de moralistes qui viennent suivre l'application de ce qu'ils ont vu et observé; ils portent là la même indulgence et la même curiosité que dans le monde; ils ne s'étonnent de rien: l'homme est si singulier!

Peut-être dira-t-on que la création des caractères doit demander aussi un travail très long et très pénible. Mais si l'on y réfléchit bien, on verra que toutes ces créations doivent être spontanées. En effet, quand je peins une passion, je dois recueillir mes observations, interroger sans cesse mes souvenirs et mes réflexions. Mais, quand je crée un caractère qui doit surtout ne ressembler à nul autre, les souvenirs et les réflexions ne peuvent que me nuire en me conduisant à l'imitation. Walter Scott épuisé ne se copie-t-il pas lui-même? Les caractères doivent donc être facilement conçus, afin de l'être heureusement. Pour être poète à la manière de Shakspeare, il faut, non seulement avoir un grand génie, mais encore un génie facile.

Ce n'est pas à dire cependant que, pour écrire ainsi, il ne faille pas être profond observateur et avoir beaucoup connu les hommes; mais c'est dans la vie que de pareils écrivains travaillent, ce n'est pas la plume à la main. Tout homme original a beaucoup réfléchi; et cependant tout ce qu'il exprime est, pour me servir d'une expression de Montaigne, d'une *soudaineté* remarquable. Je crois toutefois qu'on s'exagère beaucoup l'expérience qu'il faut aux poètes dramatiques. A entendre certains gens, il semble qu'ils doivent avoir passé par tout ce qu'ils expriment; esclaves eux-mêmes des sentiments qu'ils doivent peindre. Shakspeare prouve, il me semble, l'exagération de cette opinion. S'il avait ressenti ce qu'il a représenté, c'eût été une vie trop ce-



comprendre.⁽¹⁰⁾ Nous ne jegerons pas ici son point de vue toutefois nous devons admettre que ces nouvelles études sur Shakespeare ont été réalisées grâce à ce mécontentement. Ainsi le *Globe* propose: "Aidons surtout ceux qui, commencent à connaître cette langue, abordent Shakespeare, et que repoussent un style difficile est des locutions barbares. C'était le but d'un petit ouvrage dont le dessein est abandonné, et dont le *Globe* veut bien recueillir des fragments. Ce sont des études sans prétention sur Shakespeare, en partie littéraires, en partie purement philologiques, où l'on donnera beaucoup de faits et peu de réflexions, et où se trouvera peut-être une clef de son langage que ne présente aucun dictionnaire."⁽¹¹⁾

Les études sur Shakespeare furent composées de six articles et continuèrent jusqu'en 1826. Après le premier article dont on vient de parler, le second parut en decembre 1824: des connaissances littéraires de Shakespeare, et le troisième en février 1825: des représentations sous Shakespeare. Les derniers en 1826 furent rigoureusement consacrés à *Hamlet*: la première partie le fut sur Hamlet personnage d'affection de Shakespeare, expression de son propre caractère; la seconde, sur la comparaison entre l'édition actuelle d' *Hamlet* et celle de 1603; la troisième, sur la division que les commentateurs ont faite de ses drames, - du mélange de tragique et de comique. Surtout, dans la première partie nous éprouvons l'éloge de Shakespeare par l'auteur qui a eu du courage pour faire connaître mieux cet écrivain anglais: "Les bornes de ce journal ne nous permettent pas une discussion trop longue, et d'ailleurs fastidieuse pour la plus grande partie de nos lecteurs. Il ne faut pas cependant trop dédaigner ces travaux philologiques qui demandent, je l'avouerai, plus de patience que de talent. On éprouve, quand on entre dans le secret de la langue d'écrivains comme Shakespeare et Dante, un plaisir très vif, on communique plus facilement avec leur génie; on connaît leurs mots d'affection, leurs tournures favorites; on les sent penser; on assiste au choix de leurs mots; et c'est un plaisir vraiment littéraire qui vaut bien qu'on l'achète par des travaux arides et ennuyeux."⁽¹²⁾

Parmi des oeuvres de Shakespeare, c'est *Hamlet* qui est au centre de l'intérêt. Pour la génération de 1820, en particulier pour "Enfant de siècle", les problèmes d'Hamlet et sa situation n'étaient point indifférents. A cette époque de "Mal du Siècle", les jeunes gens se sentaient insatisfaits et désespérés par la société de la Restauration. Ils avaient le sentiment d'un immense vide comme Hamlet qui est "un homme tourmenté par l'excès de la civilisation et des lumières: c'est un esprit fatigué de la conviction de son ignorance, et de la science prétendue des autres". "C'est un mécontent d'entre l'espèce humaine, qui a pris en dégoût, non seulement les hommes, mais le ciel et la terre".⁽¹³⁾

L'éloge et la défense de Shakespeare par les rédacteurs du *Globe* continua du début du journal

jusqu'à sa disparition, y compris le débat sur *Racine et Shakespeare* (1825) de Stendhal et la représentation du *Théâtre anglais* (1828) de Shakespeare. Soutenue par les jeunes intellectuels, la presse en général se développait rapidement. Ils voulaient tout connaître des auteurs qu'ils admiraient. Les lecteurs écrivaient aux auteurs connus pour leur demander conseil, pour leur exprimer leur admiration ou leur haine. Nous allons d'ailleurs parler du romantisme du *Globe* qui a causé tant discussions entre les rédacteurs du journal et ses adversaires ou ses lecteurs.

III. Le *Globe* et le triomphe des représentations de Shakespeare

1. L'échec des représentations de Shakespeare en 1822

La première représentation de Shakespeare par des comédiens anglais eut lieu le 31 juillet 1822 au Théâtre de la Porte-Saint-Martin. Ils jouèrent *Othello*. Ce fut un échec total: le moment n'était pas favorable, il était trop tôt.

Alexandre Dumas, dans ses *Mémoires*, raconta plus tard: "On avait lancé du parterre sur le théâtre tant de pommes et d'oranges que les malheureux artistes avaient été obligés d'abandonner le champ de bataille tout couvert de projectiles."¹⁴ En effet, les comédiens, accueillis avec tous les égards qu'on doit aux exilés, se sont réfugiés au théâtre de la rue Chateleine et ont donné des représentations par souscription (*Roméo et Juliette*, *Othello*, *Hamlet*, etc). Les dernières représentations ont eu lieu en octobre malgré tout.

On apprécia la littérature étrangère mais cela ne veut pas dire que l'on appréciait la langue étrangère aussi. Surtout les jeunes, soutenus par le *Constitutionnel* et le *Miroir*, manifestèrent assez violemment contre les comédiens anglais. Le moment de triomphe pour Shakespeare n'était pas encore arrivé et il fallut attendre cinq années.

2. Le triomphe des représentations de Shakespeare en 1827-1828

Comme le *Globe* faisait l'éloge de Shakespeare depuis le début, il se réjouissait de ces représentations de pièces anglaises à Paris, à l'Odéon et à la salle Favart, en 1827-1828: enfin Paris va voir le vrai Shakespeare. A cette occasion, le *Globe*, en suivant les représentations, publia une série d'articles sur le *Théâtre anglais*. Le bon moment était venu: bien que les classiques se préparassent à la critique, les romantiques se montraient ravis, la presse voulait montrer une volonté d'impartialité, même les journaux classiques; et le public étaient prêts à venir sans parti pris.

Dès le 6 septembre 1827, les représentations eurent lieu, on commença par jouer des comédies:

The rivals de Sheridan et *Fortune's Frolic* d'Allingham. Enfin le 11 septembre on donna *Hamlet* de Shakespeare. L'effet fut fort considérable: "On voulait juger en toute sincérité d'une forme d'art encore mal connue, mais dont l'importance apparaissait de plus en plus considérable. Beaucoup d'auditeurs avaient en main le texte, pour mieux suivre une langue difficile à entendre, ou même la traduction. Pas une seule marque de dérision aux passages qui pouvaient étonner, peu de manifestation."⁽¹⁵⁾ "Tous ces journaux firent une part plus belle aux éloges qu'aux critiques... On comprend l'enthousiasme du *Globe* devant l'aboutissement si heureux de sa campagne pour drame de Shakespeare."⁽¹⁶⁾

"L'enthousiasme du *Globe*" sera bien approuvé avec cette série d'articles sur le *Théâtre anglais*. Suivons ces articles qui continuèrent jusqu'à la clôture des représentations en juillet 1828.

Le *Globe* - *Théâtre anglais* (septembre 1827 - juillet 1828)⁽¹⁷⁾

le 15 septembre	1827	<i>Hamlet</i>
le 18 septembre	1827	Des Représentations de <i>Hamlet</i>
le 22 septembre	1827	<i>Roméo et Juliette</i> - <i>Othello</i>
le 10 janvier	1828	Du <i>Roi Lear</i> , et de <i>Nahum Tate</i> , un des mutilateurs de Shakespeare
le 22 janvier	1828	<i>Marchant of Venise</i> - Simpton and Co.
le 16 février	1828	<i>King Richard III</i> , altered by Colley Cibber
le 17 mai	1828	Début de M. Kean - <i>Richard III</i>
le 24 mai	1828	Kean dans <i>Othello</i>
le 29 mai	1828	Kean dans <i>The Marchant of Venise</i>
le 31 mai	1828	<i>Junius Brutus</i> , tragedy in five acts, by J. Howard Payne
le 19 juillet	1828	Macready dans le rôle d' <i>Hamlet</i>
le 23 juillet	1828	Macready dans le rôle d' <i>Othello</i>

Cette fois-ci le moment était bien choisi pour monter à Paris un théâtre anglais. La seconde tentative avait été "un succès éclatant et d'enthousiasme" comme le *Globe* l'avait confirmé. Le public parisien avait découvert avec plaisir les grands comédiens anglais ainsi que le grand jeu de Charles Kembre, Terry, Kean, Macready et Henriette Smithson. On avait imprimé des textes français et anglais des pièces pour faciliter la compréhension du public.⁽¹⁸⁾

L'atmosphère hostile en 1822 avait complètement disparu et même le classique cherchait à se mieux renseigner sur Shakespeare. Nous pouvons apercevoir un grand rapprochement entre la

France et l'Angleterre à cette époque.

IV. Le Romantisme selon le *Globe*

Qu'est-ce que le romantisme en fait? Le mot "romantique" apparaît déjà au XVIIème siècle, mais ne prend qu'au XIXème siècle son acception actuelle. Le mot "romantisme" apparaît encore après. Chronologiquement on place le romantisme dans la première partie du XIXème siècle: les uns le situe entre 1804-1830 et 1820-1843, les autres entre 1820-1850 et 1830-1850 etc. Quant à la définition du mot, on ne saurait compter: "Le Romantisme, c'est la nature privilégiée par rapport à la culture, le sentiment préféré à la raison, l'individu à la société." "Le Romantisme, c'est le refus des spécialités et le retour, dans un autre contexte, de l'homme universel de la Renaissance." ou bien "Il est inspiré par l'exaltation du moi, exaltation inquiète et orgueilleuse dans le vague des passions et le mal du siècle, épicurienne et passionnée." ou tout simplement "C'est l'aventure collective d'un certain nombre de philosophes, d'écrivains, de musiciens, de peintres." etc.

Ici, nous traiterons seulement le romantisme défini par le *Globe*. Le romantisme selon le *Globe* variait parfois sur ces définitions et les rédacteurs du journal presque tous aimaient les théories: ils étaient théoriciens, doctorinaires avant tout. Pour eux, l'idée domine le monde. Ces théoriciens, gardant l'anonymat, n'étaient d'accord ni entre eux ni avec le plus important des groupes romantiques. "Chacun choisit dans le romantisme l'élément qui répond aux désirs secrets dans sa pensée ou de son âme; et aucun n'a raison pleinement parce que les uns et les autres s'acharnent à définir ce qui échappe, au fond, à toute définition."¹⁹ Ainsi les critiquait Pierre Trahard dans *Le Romantisme défini par le "Globe"*. Il se persuadait que "le romantisme est une aspiration de l'âme plutôt qu'une doctrine, et qu'il est plus facile d'être romantique d'instinct que de l'être pour des raisons d'école, impersonnelles et froides."²⁰

"Être romantique d'instinct", ce sera le cas d'Alfred de Musset qui était toujours contre les théoriciens. Disons-le c'était le romantique à cette époque, c'est pour éclaircir la problématique de sa situation.

Les jeunes rédacteurs du *Globe*, épris d'un idéal nouveau, avaient ouvert "la période militante du romantisme". En septembre 1824, le premier numéro du *Globe* fut publié avec une "profession de foi".²¹ Et après des études sur Shakespeare, apparaissait déjà la querelle des classiques et des romantiques; les rédacteurs essayaient de défendre leur romantisme entre mille définitions: "on ferait un volume de toutes les définitions qu'ils ont déjà essayé d'en donner."²²

Voici quelques définitions du romantisme par les rédacteurs anonymes du *Globe*. (b)

Du romantique⁽²³⁾ par O.

En un mot, asservissement aux lois de la grammaire, indépendance pour tout le reste, telle doit être, nous le répétons, la double devise du parti romantique. D'ailleurs point de définitions arbitraires, de classifications étroites; rien en un mot de tout cet attirail de règles, de tous ces bagares de dogmes dont les classiques surchargent leur mémoire.

De l'indépendance en matière de goût du romantisme⁽²⁴⁾

par L.V.

C'est en deux mots, le protestantisme dans les lettres et les arts.

(...) le romantisme pratique est une coalition animée d'intérêts divers, mais qui a un but commun, la guerre aux règles, aux règles de conventions.

Tous ces grands hommes ont été romantiques pour quelques heures, et les voilà classiques pour de longs et interminables siècles.

ainsi entendu, le romantisme n'est, comme on voit, ni un parti, ni une doctrine littéraire; c'est la loi de la nécessité, la loi de tout ce qui passe, de tout ce qui change, la loi de toutes choses en ce monde.

"Racine et Shakespeare" par M. de Stendhal⁽²⁵⁾

sous anonymat

Suivant lui (Stendhal), le romantisme est l'art de présenter aux peuples les œuvres littéraires qui, dans l'état actuel de leurs habitudes et de leur croyances, sont susceptibles de leur donner le plus de plaisir possible; le classicisme au contraire leur présente la littérature qui plaisait le plus à leurs arrière-grands-pères.

Mais ce petit ouvrage est si substantiel, il contient tant de choses en si peu de mots, et son auteur, dédaignant les transitions, passe souvent avec tant de brusquerie d'un sujet à un autre, que, pour en donner une bonne analyse, il faudrait le transcrire en entier.

Essay sur la littérature romantique⁽²⁶⁾

LE GLOBE, (b)

RECUEIL PHILOSOPHIQUE ET LITTÉRAIRE,

PARIS, JEUDI, 6 DÉCEMBRE 1827:

FRANCE.

POÉSIE.

CROMWELL, drame; par VICTOR HUGO (1).

C'est aujourd'hui ou demain que doit paraître le *Cromwell* de M. Victor Hugo. Comme nous avons sous les yeux un des premiers exemplaires, nous croyons faire plaisir à nos lecteurs en leur offrant quelques pages de l'introduction qui exposent le but et le dessin du drame, ainsi que deux scènes qui se détachent assez bien de l'ensemble. Cet ouvrage est de ceux qui servent doublement le progrès de l'art: c'est à la fois une expérience hardie, et l'exposition d'une nouvelle poétique du drame. Je dis nouvelle, quoique beaucoup d'idées qui sont aujourd'hui à la mode s'y trouvent reproduites; mais M. Victor Hugo peut justement réclamer comme sienne toute cette théorie sur le *grotesque* considéré comme l'un des principaux traits et peut-être même comme le trait de caractère de la poésie dramatique moderne. Cette opinion sera, je crois, contestée, et on verra que, dans la passion qu'il a contractée pour la littérature du moyen âge, l'auteur est trop prompt à généraliser quelques vues de détail justes et spirituelles, mais qui deviennent bientôt fausses quand on essaie d'en faire la règle de la littérature de notre temps. Il est une autre question où nous serions plus disposés à embrasser l'avis de M. Hugo. C'est celle de la *réalité selon la nature* et de la *réalité selon l'art*. M. Hugo, sans la traiter à fond, nous semble du moins la poser avec une grande justesse, et jeter le germe d'une discussion dont l'urgence est de plus en plus sentie par tous les bons esprits. Après avoir abjuré le goût du *commun* noble et prétentieux, beaucoup de gens semblent aujourd'hui prendre en passion le *commun* trivial et prosaïque. M. Hugo se prononce en vrai poète contre cette manie innée à l'art; il défend jusqu'au vers *alexandrin*, auquel nous-mêmes nous n'avons pas toujours été trop favorables, et il le défend avec succès, en montrant qu'il est bien souvent possible de l'assouplir, témoin le dialogue de Molière. Nous ne saurions trop appeler l'attention des lecteurs et surtout des critiques sur cette importante partie de l'introduction. Nous aurions pu l'examiner et la donner aisément tout entière; mais il vaut mieux qu'elle soit lue après tout ce qui la précède et la prépare; et d'ailleurs, nous avons à cœur aujourd'hui, non pas de disserter, mais de faire connaître un grand écrivain poétique. Nous avons donc préféré les pages qui suivent, sur le poème, et deux scènes admirables, dont l'une grandiose comme une page de Corneille, l'autre simple et tendre comme une pensée de Racine, révèlent dans M. Hugo cette sensibilité grave et profonde, surtout nécessaire au théâtre; nos lecteurs y remarqueront aussi la pureté soutenue du langage, la mâle franchise du vers, et une liberté hardie de tours et de mouvements qui sentent le style de Molière et de Corneille:

* Olivier Cromwell est du nombre de ces personnages de l'histoire qui sont tout ensemble très célèbres et très peu

(1) Un vol. in-8° de 500 pages. Chez Ambroise Dupont, rue Vivienne, n° 10.

connus. La plupart de ses biographes, et dans le nombre il en est qui sont historiens, ont laissé incomplète cette grande figure. Il semble qu'ils n'aient pas osé réunir tous les traits de ce bizarre et colossal prototype de la réforme religieuse, de la révolution politique d'Angleterre. Presque tous se sont bornés à reproduire sur des dimensions plus étendues le simple et sinistre profil qu'en a tracé Bossuet, de son point de vue monarchique et catholique, de sa claire d'évêque appuyée au trône de Louis XIV.

Comme tout le monde, l'auteur de ce livre s'en tenait là. Le nom d'Olivier Cromwell ne réveillait en lui que l'idée sommaire d'un fanatique régicide, grand capitaine. C'est en furetant la chronique, ce qu'il fait avec amour, c'est en fouillant au hasard les Mémoires anglais du dix-septième siècle, qu'il fut frappé de voir se dérouler peu à peu devant ses yeux un Cromwell tout nouveau. Ce n'était plus seulement le Cromwell militaire, le Cromwell politique de Bossuet; c'était un être complexe, hétérogène, multiple, composé de tous les contraires, mêlé de beaucoup de mal et de beaucoup de bien, plein de génie et de petitesesses; une sorte de Tibère-Dandin, tyran de l'Europe et jonc de sa famille; vieux régicide, humiliant les ambassadeurs de tous les rois, torturé par sa jeune fille royaliste; austère et sombre dans ses mœurs et entretenant quatre fous de cour autour de lui; faisant de méchants vers; sobre, simple, frogal et guindé sur l'étiquette; soldat grossier, et politique délié; rompu aux arguties théologiques, et s'y plaisant; orateur lourd, diffus, obscur, mais habile à parler le langage de tous ceux qu'il voulait séduire; hypocrite et fanatique; visionnaire dominé par des fantômes de son enfance, croyant aux astrologues et les proscrivant; dédaignant à l'excès, toujours menaçant, rarement sanguinaire; rigide observateur des prescriptions puritaines, perdant gravement plusieurs heures par jour à des bouffonneries; brusque et dédaigneux avec ses familiers, caressant avec les sectaires qu'il redoutait; trompant ses remords avec des subtilités, rusaant avec sa conscience; introuvable en adresse, en pièges, en ressources; maîtrisant son imagination par son intelligence; grotesque et sublime; enfin un de ces hommes *carrés par la base*, comme les appelait Napoléon, le type et le chef de tous ces hommes complets, dans sa langue exacte comme l'algèbre, colorée comme la poésie.

Celui qui écrit ceci, en présence de ce rare et frappant ensemble, sentit que la silhouette passionnée de Bossuet ne lui suffisait plus. Il se mit à tourner autour de cette haute figure, et il fut pris alors d'une ardente tentation de peindre le géant sous toutes ses faces, sous tous ses aspects. La matière était riche. A côté de l'homme de guerre et de l'homme d'état, il restait à crayonner le théologien, le pédant, le mauvais poète, le visionnaire, le bouffon, le père, le mari, l'homme-Protée, en un mot le Cromwell double, *homo et vir*.

Il y a surtout une époque dans sa vie où ce caractère singulier se développe sous toutes ses formes. Ce n'est pas, comme on le croirait au premier coup-d'œil, celle du procès de Charles I^{er}, toute palpitante qu'elle est d'un intérêt sombre et terrible: c'est le moment où l'ambitieux essaya de cueillir le fruit de cette mort; c'est l'instant où Cromwell, arrivé à ce qui eût été pour quelque autre la somme d'une fortune possible; maître de l'Angleterre dont

Le *Globe* et le Romantisme français

par J. - J. A.

De tout cela il résulte, non pas qu'il n'y ait point deux littératures et surtout deux tendances, l'une classique l'autre romantique, mais seulement qu'elles sont moins distinctes et moins ennemies qu'on ne le suppose fréquemment.

Ne sacrifions point Shakespeare à Racine, ni Racine à Shakespeare; ce sont deux puissants dieux! Pourquoi en faire des dieux ennemies? Leur culte n'a pas besoin de victimes.

Du romantisme considéré historiquement^[27]

par M. D.

Quand on a dit que la littérature romantique était celle du moyen-âge, de la chevalerie; quand on a ajouté qu'elle était essentiellement mélancolique; quand on lui a donné le christianisme pour origine, il semble qu'on avait le sentiment de son principe.

On peut donc le considérer comme le fait le plus important des temps modernes, comme la pensée dominante des sociétés de cette époque. A ce titre, le christianisme devrait être le principe fondamental de la littérature romantique, si tant est qu'elle réfléchisse fidèlement la civilisation européenne; car l'Europe est surtout chrétienne, elle est chrétienne avant d'être républicaine ou monarchique.

(...) toutes les compositions romantiques, quelle qu'en soit la forme, doivent être empreintes de christianisme, ou pour mieux dire du principe qui fait la base de cette religion: ce principe c'est le spiritualisme. Le romantisme, dirons-nous donc, est le transport du spiritualisme dans la littérature.

Situation du romantisme au 1er novembre 1825^[28]

sous anonymat

(...) cette doctrine, c'est la liberté, c'est l'imitation directe de la nature, c'est l'originalité. Voilà ce qu'il importe d'établir et ce que nous ne cesserons de répéter en dépit de certains esprits supérieurs qui nous reprochent de discuter au lieu de produire.

Que la règle des unités, la séparation absolue des genres, la déclamation notée du Conservatoire, et le style pompeux de l'école, s'écroulent l'un après l'autre sous les coups du bon sens; ce sera au génie à faire le reste.

La guerre entre le classique et le romantique continuait toujours et le *Globe* se défendait bien en attendant le "génie" du romantisme. Bien que le "génie" ne soit pas paru encore, "la période militante du romantisme" va prendre fin: on commençait à accepter le romantisme et le *Globe* avait confiance en l'avenir du romantisme: "Les doctrines que nous défendons ont pour elles l'avenir; chaque jour elles gagnent d'un pas dans la société. En vain on s'épuise contre leurs progrès: la mort et le temps balayent les obstacles. Rien de ce qu'on oppose n'est jeune: la jeunesse, la force, le travail, et la foi sont pour nous."⁽²⁹⁾

En janvier 1827, le *Globe* entrait dans sa troisième année. Et bientôt avec les premières représentations des pièces de Shakespeare, une ère nouvelle commençait pour le romantisme.

NOTES

- (1) Bray, R., *Chronologie du Romantisme (1804-1830)*, Paris, A. G. Nizet, 1963, p.66
- (2) Ibid.
- (3) Guizot, F., "Essai sur la vie et les oeuvres de Shakespeare" dans *Oeuvres complètes de Shakespeare*, Paris, Ladvocat, 1821, vol.XIII, p.3
- (4) Bray, R., *Chronologie du Romantisme (1804-1830)*, Paris, A. G. Nizet, 1963, p.70
- (5) Ibid, p.71
- (6) Ibid, p.126
- (7) Ibid, p.127
- (8) "Etudes sur Shakespeare" dans le *Globe*, 1824, tome I no.35 p.154
- (9) Ibid.
- (10) Ibid.
- (11) Ibid.
- (12) Ibid., 1826, tome IV no.3 p.11
- (13) Ibid. p.9
- (14) Dumas, A., *Mes mémoires*, 1888, tome IV p.277
- (15) Bray, R., *Chronologie du Romantisme (1804-1830)*, Paris, A. G. Nizet, 1963, p.173
- (16) Ibid. p.174
- (17) Le *Globe*
1827, tome V no. 71 pp.379-380
72 pp.382-384
74 pp.394-396
1828, tome VI no.21 pp.124-126
26 pp.151-152
33 pp.207-208
59 pp.413-414
61 pp.428-429
62 pp.436-437
63 pp.452-453

77 p.561

78 p.569

- (18) Il s'agit de *Théâtre anglais*, d'une collection des pièces anglaises jouées à Paris, publiées avec l'autorisation des directeurs et entièrement conformes à la représentation, Paris, chez Mme Vergne, 1827
- (19) Trahard, P., *Le romantisme défini par "le Globe"*, Paris, Les Presses Françaises, 1924, p.XIV
- (20) Ibid.
- (21) "Profession de foi" dans le *Globe*, 1824, tome I no.1 p.1
- (22) "Du romantique" dans le *Globe*, 1825, tome I no.85 p.423
- (23) Ibid. p.424
- (24) Le *Globe*, 1825, tome I no.89 pp.443-445
- (25) Ibid. no.91 pp.454-456
- (26) Ibid. tome II no.130 p.667
- (27) Ibid. no.165 pp.855-856
- (28) Ibid. no.177 pp.919-920
- (29) Ibid., 1827, tome IV no.61 p.321

BIBLIOGRAPHIE

Editions

- (1) Dumas, A., *Mes mémoires*, 1888, 4 vol.
- (2) Shakespeare, W., *Shakespeare*, traduit par le Comte de Catuelan, Letourneur et Fontaine-Malherbe, Paris, Vve Duchesne, 1776-1782
- (3) Shakespeare, W., *Le Théâtre anglais*, traduit par A. de la Place, Paris, 1745 (t. I et II), Londres, 1746 (t. III et IV), 4 vol.
- (4) Voltaire, F. M. A., dit, *Oeuvres complètes*, Paris, Garnier Frères, 1877-1885, 52 vol.

Ouvrages de référence

- (1) Bray, R., *Chronologie du Romantisme (1804-1830)*, Paris, Nizet, 1963, 228p
- (2) Egli, E., *Schiller et le Romantisme français*, Paris, J. Gamber, 1827, 2 vol.
- (3) Gastinel, P., *Le romantisme d'Alfred de Musset*, Rouen, Imprimerie Commerciale du Journal de Rouen, 1988, 700p.
- (4) Henriot, E., *Les romantiques*, Paris, Albin Michel, 1953, 484p.
- (5) Hugo, V., *William Shakespeare*, introduction par B. Leuilliot, Paris, Flammarion, 1973, 574p.
- (6) Stendhal, *Racine et Shakespeare*, chronologie et introduction par Roger Fayolle, Paris, Garnier-Flammarion, 1970, 250p.
- (7) Trahard, P., *Le Romantisme défini par Le Globe*, coll. "Etudes Romantiques", Paris, Presse Française, 1924, 154p

Articles relevés dans des périodiques

- (1) Barrault, J. -L., "Shakespeare et nous", *Revue d'Histoire du Théâtre*, 1950, no.2, pp.138-156
- (2) Bernard, J. -J., "Lumière de Shakespeare", *Europe* jan.-fév. 1964, no.417-418, pp.20-28
- (3) Chateaubriand, F. -R. de, "Shakespeare", *Revue des Deux Mondes*, 1836, tome I pp.5-23
- (4) Gury, J., "Fortune et infortune de *Roméo et Juliette* à l'âge romantique: les amants de Véronne sur les scènes parisiennes de 1827 à 1828", *Revue d'Histoire du Théâtre*, 1975, no.2, pp.156-175
- (5) Larroumet, G., "Shakespeare et le théâtre français", *Revue Politique et Littérature. Revue Bleue*,

Le *Globe* et le Romantisme français

1888, vol.15, pp.205-213

(6) Paris, J., "Connaissance de Shakespeare", *Cahiers Renaud-Barrault*, sept. 1961, no.16bis, pp.3-108